

VERONICA RAIMO



Tout faux

féroce et drôle

LIANA LEVI



Veronica Raimo, écrivaine, scénariste et traductrice, est née à Rome en 1978. *Tout faux* (*Niente di vero*), son quatrième roman, a remporté en 2022 le prix Strega Giovani et s'est maintenu longtemps dans la liste des meilleures ventes. Aussi hilarant que féroce, ce récit se joue avec humour des codes du roman de formation. Et en livrant des souvenirs intimes dont on ne sait s'ils sont vrais ou faux, l'auteure interroge notre rapport à la mémoire et à la vérité. Autobiographique ce texte ? Peut-être...

© Alessandro Imbriaco



Tout faux. C'est à l'ombre de son frère étiqueté «génie» que grandit la narratrice de ce roman, Veronica (Verika pour sa mère, Oca pour son père, Gros cafard pour son grand-père), dans un foyer de la petite-bourgeoisie romaine aux principes saugrenus. Le père, hypocondriaque et obsessionnel, dresse des murs dans le petit appartement familial et veille anxieusement sur la santé de ses proches, toujours prêt à sortir un flacon d'alcool en toute circonstance. La mère, aussi loufoque qu'envahissante, exerce une surveillance sans faille sur sa progéniture, et tout particulièrement sur le garçon, son préféré, soumettant ses enfants à des coups de fil incessants. La grand-mère se pare de ses plus beaux habits pour converser avec les présentateurs de ses émissions télévisées préférées et parle occasionnellement avec Dieu... Dans l'étrange normalité de cette famille s'écoulent des journées saturées d'ennui, où tout ce qui peut présenter un quelconque danger leur est interdit : nager, monter à bicyclette, jouer dans la cour avec les enfants du voisinage (le péril et les microbes guettent). Seul le grand-père, bienveillant et flegmatique, apporte un peu d'oxygène dans cet univers confiné. Pour se construire et tenter de devenir une femme, Veronica devra se frayer un chemin au milieu des dérives et des névroses familiales, combattre l'ennui et l'étouffant amour parental. Et dégainer la seule arme à sa portée, le rire.

Extrait

On dit que lorsqu'un écrivain naît au sein d'une famille, cette famille est foutue. En réalité, la famille s'en sortira très bien, et il en est ainsi depuis la nuit des temps. L'écrivain en revanche – qui tentera désespérément de tuer tour à tour sa mère, son père, et tous ses frères et sœurs, pour constater en définitive qu'ils sont inexorablement vivants – risque de mal finir.

La presse italienne en parle

« Un petit-fils indiscipliné des *Mots de la tribu* de Natalia Ginzburg. »

Corriere della sera

« Un roman intime, douloureux et sarcastique. »

Vanity Fair

« Veronica Raimo signe une comédie prodigieuse. »

La Stampa

Parution 23 mars 2023

Collection « Littérature étrangère »

*Traduit de l'italien
par Audrey Richaud*

208 pages. 19 euros
ISBN 979-10-349-0745-8

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél. : 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr



Retrouvez nos actualités
sur www.lianalevi.fr
Facebook, Instagram et Twitter

Conversation avec Veronica Raimo

Par votre titre, vous placez le lecteur dans le doute. Qu'est-ce qui est vrai ? qu'est-ce qui est faux ?

Le lecteur doit en effet balancer entre les deux interprétations car je doute qu'une autobiographie puisse être objective. Le récit que l'on fait de soi-même est nécessairement manipulé. Notre mémoire a la faculté d'aller repêcher les souvenirs. Ils sont soumis à notre interprétation. L'idée qu'il existe une seule réalité m'a toujours semblé fallacieuse.

À un moment la narratrice écrit même: « je crains la vérité plus que la mort ».

J'ai toujours vu la vérité comme une menace. Quand j'entends « il faut dire la vérité ! » ou « voulez-vous connaître la vérité ? », j'ai l'impression de me retrouver dos au mur et d'attendre la vérité comme une décharge de mitrailleuse. Je ressens le diktat de la vérité comme quelque chose d'extrêmement violent.

Pour faire le récit de sa propre histoire, il faut faire le tri dans sa mémoire. Selon vous, que faut-il laisser de côté ?

Quand j'étais plus jeune, je me souvenais de tout, j'étais obsédée par les détails, même les plus stupides. J'avais une mémoire visuelle, je me rappelais les gens, la lumière, ce que j'avais mangé... Puis mon cerveau s'est fatigué de stocker toutes ces informations. Cela ne s'est pas fait de manière consciente mais plutôt arbitraire. Ce qui avait changé était ma capacité à classer les souvenirs dans un ordre chronologique. Et si on pense qu'un événement est plus lointain qu'il ne l'est en réalité, la perception qu'on en a change : cela altère les émotions ressenties.

C'est aussi un texte très drôle. Vous avez choisi dès le début ce ton corrosif ou il est apparu en cours d'écriture ?

Un peu des deux... Au début du processus d'écriture, surgit toujours une phrase, avant même que j'aie en tête un projet, une histoire précise... C'est comme si cette phrase m'amenait quelque part.

Pour ce roman, c'était : « Mon frère meurt plusieurs fois par mois. » Le ton était donné, entre le comique et le grotesque. Dans un certain sens c'était une surprise, puis je me suis rendu compte que ces dernières années j'avais beaucoup écrit de textes, de non-fiction ou des monologues pour le théâtre, dans un registre comique ou satirique. Entendre une comédienne interpréter ces monologues m'a permis en quelque sorte d'expérimenter ce ton tout en me protégeant, puis celui-ci a conflué vers ce roman.

La famille dans votre roman a un rôle important, quasi central.

C'est sûrement un peu dû au fait qu'en Italie la famille est omniprésente dans la vie de chacun. La figure de la mère italienne est tellement forte qu'elle en devient un stéréotype. Celle du père, d'une certaine manière, l'est aussi... Cela m'intéressait moins de renverser ces stéréotypes que d'en jouer. Le jeu dans ce roman est fondamental.

C'est un roman qui base tout sur la voix et peu sur l'intrigue ?

Je suis de moins en moins intéressée par l'intrigue. Je m'intéresse à l'écriture, au style, au ton, et quand je devine le début d'une intrigue je m'ennuie à mourir. Ça m'ennuie dans les séries, les romans, les scénarios. J'ai lu des tas de livres hybrides ces dernières années, à cheval entre essai et littérature, sans véritable histoire. Il y en a qui disent que le roman est mort en Italie, selon moi il est bien vivant : il change de forme, c'est tout.

Où écrivez-vous ?

J'ai besoin que des choses se passent autour de moi, même stupides, banales, répétitives (c'est souvent le cas), je dois me sentir exposée à cette intrusion minimale du réel qui rend l'inattendu possible. Si je suis dans une pièce, seule, dans le silence, l'ordre, si j'ai le contrôle de tout, je ne peux m'attendre à rien et du coup je ne parviens pas à écrire.